

tion faisait défaut ; pourtant le besoin commençait à s'en faire sentir d'une façon impérieuse.

Dès 1852, le fléau de l'émigration canadienne ravageait d'une manière alarmante les campagnes du Bas-Canada.

C'était par milliers que chaque année nos compatriotes prenaient la route des Etats de la Nouvelle-Angleterre, allant dépenser, au profit d'un élément étranger qui leur était hostile sous tous les rapports, une bonne partie du sang de la nation. On calculait que, dans l'espace des cinq dernières années, la déperdition causée à la population canadienne par l'émigration aux Etats-Unis se chiffrait par plus de 30,000 âmes.

Devant une pareille calamité, des voix autorisées firent entendre le cri d'alarme, le gouvernement s'inquiéta enfin de cet exode qui menaçait de ne cesser que quand la source serait tarie ; on fonda de nombreuses sociétés de colonisation sous la direction de personnes généreuses et dévouées, offrant aux colons des avantages pécuniaires considérables qui les auraient alors rendus fortunés, si les autorités leur eussent accordé ce qu'ils demandaient depuis si longtemps : des chemins et des voies de communications avec le monde civilisé.

Tous ces efforts patriotiques ne réussirent qu'à retarder momentanément la marche de ce mal qui semblait inguérissable et ceux qui avaient suivi le mouvement depuis cette époque, ne furent pas étonnés d'apprendre, après la guerre des Etats-Unis, que 40,000 Canadiens avaient marché dans les rangs des armées du Nord. Nouvelle Rachel, la société Saint-Jean-Baptiste n'avait plus qu'à pleurer sur l'absence de ses enfants qu'elle croyait perdus à jamais.

Dans les banquets nationaux on buvait encore à la santé de ces frères absents dont on n'espérait plus le retour au pays natal.

Et, cependant, Messieurs, fait que l'on peut considérer comme providentiel, cette population errante et vagabonde, sans chefs, sans direction, je pourrais ajouter sans boussole, s'était spontanément arrêtée dans sa marche.

Sans plan préconçu, elle était allée planter ses tentes dans quelques Etats américains seulement, évitant, par un instinct naturel de prudence et de conservation, les grandes villes, pour se fixer en certaines localités pas trop peuplées et assez voisines les unes des autres pour, à un moment donné, se prêter un mutuel appui.

Peu à peu, grâce à cette tendance innée chez elle de se grouper par affinité d'origine ainsi qu'au courant toujours renouvelé d'émigrants qui, chaque année, venait accroître son nombre, elle avait réussi